

Une bouffonnerie bourgeoise sur le « Tombeau du Soldat »

Une certaine pièce de M. Raynal a fait quelque bruit dans le landerneau bourgeois. — Ah ! ma chère, si vous saviez, quel talent ! — Ah ! ma chère, c'est un scandale, si vous saviez ! Le landerneau des lettres en a jasé. Ça se commettait à la Comédie-Française, tombeau des œuvres dignes de ce nom. On disait que sans M. Antoine et M. Ricoud, jamais cette œuvre n'aurait vu le jour. On parlait d'Hernani.

Clarté m'a demandé d'informer ses lecteurs. C'est sans joie que je fais cette vilaine besogne de m'occuper d'une scène que je n'estime pas, d'un public médiocre, d'un auteur qui ne mérite pas l'attention, d'un genre que je méprise.

Le sujet de la pièce, en deux mots, voici : trois personnages seulement : un soldat d'infanterie, sa fiancée, son père. Le père et la fiancée attendent le soldat. Il vient, mais a été devancé par un télégramme le rappelant (?) d'urgence. Sa permission ne sera que de quatre heures, de trois à sept heures du matin. Des phrases sans nombre s'échappent. Peu d'idées : le poilu va faire un peu de toilette et revient *en habit à queue* (!?) — le père va se coucher (!) invite la fiancée à en faire autant, et conseille à son fils de dormir (!) Après beaucoup de grandiloquence, les deux jeunes gens décident de coucher ensemble. C'est le seul geste naturel de la pièce.

Deuxième acte : un décor de vaudeville : le lit, un homme en pyjama (il n'a pas fait ça en habit à queue) une femme en chemise. Il faut croire que l'homme a manqué... d'éloquence, car au lieu de quelques caresses se prolongeant, le couple échange des phrases et encore des phrases littéraires — oh ! combien, — coupe en quatre des sentiments, et la jeune et pure fiancée qui s'est donnée dans un élan d'amour finit par déclarer à son amant que puisque la guerre a duré, et doit durer aussi longtemps qu'il le dit, elle ne l'aime plus. Au premier acte, elle était l'amour même, maintenant, il paraît qu'elle s'est donnée sans amour. Ça fait pleurer le poilu. Il y a de quoi. Qu'est-ce qu'il prend, le pauvre bougre, en ses quatre heures de permission !

Mais il n'a pas fini de prendre. Au troisième acte, son père lui déclare qu'il est bien trop heureux d'avoir fait cette belle guerre qui va finir (le brave homme est sous le coup du bourrage de crâne offensivard d'automne 1915), puis il lui reproche violemment d'avoir usé de la jeune Aude, au lieu de la laisser dormir. Le fils traite le père d'embusqué. Finalement, on tombe dans ce que l'auteur aurait voulu être une grandeur morale sans pareille, c'est-à-dire que le poilu retourne se faire tuer après de multiples phrases d'une littérature toujours inépuisable, en souhaitant le bonheur des siens, cependant qu'Aude lui crie « Je t'aime », et son père « Reviens vivant ».

Je crois que la morale que l'auteur a voulu qu'on tirât de son œuvre est qu'un soldat de 2^e classe d'infanterie était mieux encore dans la boue meurtrière et l'offensive stupide qu'en permission entre son père et sa fiancée, et, en outre, qu'il est cent fois préférable de mourir d'une balle de mitrailleuse que d'une indigestion de la rhétorique prétentieuse de M. Raynal.

Mais on prend un plaisir physique à la parfaite diction de Mlle Ventura, de MM. Alexandre et Bernard, qui repose de tant de cafouillages, aujourd'hui de mode.

Pour remplir ces trois actes à deux personnages, M. Raynal n'a hésité devant rien. L'incohérence ne le gêne pas. Tant pis pour lui. Mais que penser de ses patrons, et en particulier de M. Antoine ? Cet effondrement de toutes ces gloires bourgeoises ne nous étonne pas ici.

Mais quel est le père, quelle est la fiancée qui, en quatre heures d'une pauvre permission avortée (après 14 mois d'absence) auraient eu le front de ne pas chercher à la gare la plus proche et de ne pas l'y reconduire, ce fils, cet aimé, et l'audace de penser dormir en ces deux cent quarante minutes si rares ?... Française, allemande, anglaise ou russe, quelle est la famille, digne d'être simplement humaine, qui aurait eu l'égoïsme, l'effarante impudeur des personnages de M. Raynal ?

Et c'est avec cette affabulation qu'il a voulu faire son petit M. de Curel ! Tout est faux, tout sonne creux dans cette œuvre, mais elle est si pauvre qu'on ne peut s'indigner. Elle est bien à la mesure de la maison mi-close de la rue de Richelieu et de ses habitués : temple officiel de toutes nos prostitutions dramatiques.

Les applaudissements y ont été aussi stupides que les protestations. On proteste quand le jeune héros déclame qu'il n'y a sur le front guère d'enthousiasme à aller se faire casser la figure. On proteste quand il réclame que toute guerre est fratricide. Mais on applaudit quand Aude, la fiancée, déclare à son amant qu'elle ne l'aime plus parce qu'il y a eu un printemps en 1915. Je vous l'affirme, c'est le printemps qui a agi sur son système amoureux ; elle ne chante pas « cochon de printemps », mais déclame « sale printemps ». Ça se vaut.

M. Raynal peut tromper le public pourri par la production malsaine du théâtre et du cinéma, de notre époque uniquement commerciale. Il peut épater le cabot par les attitudes de « m'as-tu vu » qu'il rêva, et ébahir les bourgeois par sa littérature sans consistance. Je lui souhaite de gagner beaucoup d'argent avec son « ours ». Je le souhaite également aux sociétaires de « La Maison », ça ne mérite pas autre chose.

M. Raynal satisferait tout à fait la curiosité des lecteurs de *Clarté* et la mienne propre en voulant bien nous envoyer ses états de service précis pendant la guerre. J'y étais, avec tant d'autres, aux offensives de Champagne, septembre 1915. Et le souvenir de ce cauchemar qui inspire la *Percée*, de Jean Bernier, me hantait quand M. Alexandre débitait ses périodes. Si sa pièce m'a ému, ce n'est pas par ce qu'il y a mis, mais par ce qu'il n'y a pas mis.

D'autres images, à jamais vivantes en moi, étaient dans mes yeux, y revenaient.

Je revoyais le petit bois de sapins de la Champagne, sur la route de Souain à Somme-Py, d'où partirent, dès les 26 et 27 septembre, de criminelles attaques, dont